

French

First prize – Guillaume Deneufbourg

Vous voulez sortir de votre zone de confort ? Essayez donc Harrods en short.

Je me suis rarement senti aussi éloigné de ma zone de confort que la semaine dernière, lorsque je me suis retrouvé à déambuler, bouche bée, dans les luxueuses allées de Harrods, vêtu d'un short qui n'était pas vraiment de circonstance.

Une fois franchies les lourdes portes métalliques de l'entrée, j'ai aussitôt compris que je n'étais pas à ma place. Des apollons se pavanaient en propriétaires dans les allées, le bronzage impeccable, la moustache et la barbe ciselées avec virtuosité, et les dents aussi immaculées que les jeans qui gagnaient leur entrejambe. Certains semblaient à ce point éblouis par leur propre élégance qu'ils se sentaient obligés de porter des lunettes de soleil. Des régiments de femmes maquillées à la perfection, à l'image – je le suppose – des Kardashian, croulaient sous les sacs de créateurs tellement exclusifs que je n'en avais jamais entendu parler.

Nous nous sommes dirigés vers l'espace restaurant. « Je n'ai pas pour habitude de nourrir mes enfants au bœuf de Kobe ou au caviar russe », ai-je grommelé en poussant ma petite troupe entre d'imposants comptoirs de marbre couverts d'étincelantes sculptures de glace et le buffet de viandes, où on me proposait un plateau de « cailles, demi- canard, côtelettes d'agneau et merguez » pour la modique somme de 100 livres. Harrods est un magasin agencé de la pire des façons. Les ascenseurs vous déposent au hasard d'étages et d'escaliers dignes d'une lithographie d'Escher. Après plusieurs erreurs de parcours, qui nous ramenaient systématiquement dans le labyrinthe des vitrines de haute joaillerie, j'ai dû me résoudre à un expédient dont j'ai horreur : demander au personnel, pour qui j'étais jusque-là transparent, de m'indiquer le chemin d'un endroit où nous pourrions nous restaurer, mais qui ne serait pas le restaurant.

Nous avons alors été dirigés vers les salons de thé et après d'autres détours, nous sommes enfin tombés sur un ascenseur rutilant qui a daigné nous y emmener. Alors que nous attendions une table, je regrettais amèrement mon choix vestimentaire du jour. L'improbable combinaison d'un short flottant et d'un t-shirt sur laquelle j'avais jeté mon dévolu était en décalage avec ces lieux, où des hommes d'âge mûr courbaient gracieusement l'échine pour passer l'aspirateur sur des divans tendus de velours rouge,

Fourteenth St. Jerome Translation Contest

Sponsored by the Conference Management Service of the United Nations Office at Vienna

tandis que d'autres, vêtus de gilets bien taillés, servaient des mini-club sandwiches tout aussi bien taillés à des clients blasés.

De honte, j'ai dissimulé mes mollets nus derrière ma petite famille tandis qu'on nous conduisait à une table à l'ombre d'un arbre en fleurs. Je me suis senti un peu plus à l'aise à l'arrivée d'une autre tribu, dont l'unique homme était aussi mal fagoté que votre serviteur. Mais ce soulagement disparut dans la seconde où je m'aperçus qu'ils étaient aussi irlandais, et ma honte n'en fut que plus grande. Je me suis demandé ce que tous ces hommes en jeans blanc, avec leurs mocassins Armani et leurs chevilles libres de toute chaussette allaient penser de nous, pauvres Irlandais incapables de nous payer des jambes de pantalon.

Le déjeuner expédié, nous sommes partis explorer le rayon des vêtements pour enfants, arpentant des allées recouvertes de moquette rouge d'un prix et d'une épaisseur à faire pâlir d'envie les petits cousins de la reine d'Angleterre. Les prix des articles m'ont tour à tour horrifié, amusé, déprimé et outré, à des degrés divers. J'ai regardé ma merveilleuse petite fille qui gazouillait dans son leggings Primark et son t-shirt Marks & Spencer recouvert de filets de bave et des restes de notre déjeuner. Puisque je n'ai pas les moyens de lui offrir une grenouillère en cachemire, uniquement lavable à la main, pour protéger sa petite peau si parfaite, je me suis demandé si je n'avais pas raté ma vie.

C'est là que l'indignation m'a envahi. Conscient d'humilier encore un peu plus ma petite famille, j'ai fondu sur une vendeuse, à qui j'ai demandé quel genre de malade accepterait de payer 300 livres pour une grenouillère. La question l'a clairement prise de court, mais au lieu d'appeler la sécurité, elle m'a souri. « Vous seriez étonné ! Nous avons réellement une clientèle pour ce genre d'articles. Et la qualité est excellente, sans parler de... » Elle s'est tue un instant, puis a repris : « Non, en fait, vous avez raison. Ces gens achètent des marques uniquement parce qu'ils ont les moyens de se les payer. »

Adapté d'un article de Conor Pope, The Irish Times, le 29 août 2018